



Visite à la douane des bagages des réfugiés.

J'écrivis immédiatement un mot bref au commandant de l'armée allemande, l'informant qu'en l'absence du consul général des Etats-Unis, je me chargeais des intérêts américains et anglais et comptais, pour eux, sur la protection la plus complète. Il me fit répondre avec promptitude et courtoisie qu'on n'inquiéterait les étrangers en aucune façon. En l'absence du personnel consulaire, Thompson s'offrit à faire fonction de messager et à remettre ma lettre au commandant allemand. Sur le chemin de l'hôtel de ville, employé comme quartier général par l'état-major, un régiment d'infanterie allemande le croisa dans une rue étroite. Mon photographe ayant oublié de se découvrir devant le drapeau allemand, un officier allemand le frappa à deux reprises à coups de plat de sabre et ne cessa que lorsque Thompson eut tiré de sa poche un drapeau américain en soie.

Avisé de l'incident, je protestai vigoureusement auprès des autorités militaires, qui se confondirent en excuses et promirent de punir l'officier en question si Thompson pouvait le leur désigner.

Le consul général Diederich rentra à Anvers le lundi suivant et je partis le même jour pour le bureau de télégraphe hollandais, le plus proche. Mon intervention consulaire avait constitué, sans doute, un fait irrégulier et illicite, mais l'invasion même de la Belgique n'avait-elle pas le même caractère anormal ? »

Cet incident prouve que la situation à Anvers était loin d'être claire.

L'occupant désirait vivement le retour de la population, car la ville présentait toujours un aspect lugubre et morne.

Quelques groupes d'habitants rentrèrent presque aussitôt; ils n'avaient pas dépassé Cappellen ou Calmpthout et une fois tranquilisés par l'attitude des Allemands, ils estimèrent que le meilleur parti à prendre était de revenir sur leurs pas.

Parmi ces rentrants il y en avait un assez bon nombre originaires des communes environnantes, notamment de Morssel, de Contich, Hove, Boom, Malines et Lierse.

D'autre part des individus avides de butin s'empres- saient de retourner dans les villages avant tout le monde, comme nous l'avons montré dans notre relation sur Contich.

D'autres habitants, par contre, quittèrent la Campine pour passer en Hollande, au moment où les Allemands s'avancèrent vers la frontière.

C'est ainsi qu'à la gare de Zurenborg un groupe d'employés des chemins de fer et de réfugiés avaient mis un train sous pression et l'avaient dirigé sur Esschen. Une fois là ils décidèrent d'attendre les événements afin de pouvoir agir en connaissance de cause. Ils étaient ainsi à la gare frontière plusieurs centaines de personnes, qui passèrent la nuit dans les étables de quarantaine. Au milieu de la nuit on entendit du bruit et on reconnut non sans inquiétude le piétinement caractéristique de chevaux. Quelques hommes allèrent s'assurer de ce qui se passait et revinrent bientôt après en criant : « Les Allemands sont là ! »

Et aussitôt chacun sursauta et s'enfuit de l'autre côté de la frontière qui n'était éloignée que de quelques pas.

Il y avait donc en Hollande des milliers d'Anversoïis. Un assez grand nombre, malgré l'aide généreuse de la population néerlandaise, étaient plongés dans la misère. Ils seraient bien volontiers rentrés chez eux. Quelques-uns allèrent jeter un coup d'œil jusqu'à Anvers, et un certain nombre de femmes, notamment, furent chargées de cette mission préliminaire par leurs maris, parce qu'elles couraient moins de risques d'être arrêtées par les Allemands. Mais d'autres persistaient à ne pas vouloir rentrer.

Ce grave et épineux problème fut débattu principalement à Nispen, Roosendaal, Putte, Hoogerheide, Bergen-op-Zoom, Halsteren, Woensdrecht, Wouw, Gastel, Niew-Namen, Sint-Janssteen et autres localités de la frontière, où résidaient ceux qui ne voulaient s'éloigner d'Anvers que le moins possible.

L'autorité allemande discuta la question du retour des réfugiés avec la Commission Intercommunale et on résolut de la régler officiellement.

On organisa un train spécial, qui fut mis en marche vers Roosendaal.

Voici quelques renseignements que nous trouvons dans le journal d'un habitant de Roosendaal :

« 17 octobre : Ce matin le premier tram est parti pour Anvers. Je l'aperçus juste au moment du départ; c'était un long convoi, bondé de voyageurs qui rentraient dans leurs foyers, la plupart ne possédaient aucun avoir et peut-être allaient-ils trouver leur maison incendiée. Tous agitaient leurs mouchoirs et leurs chapeaux en signe d'adieu. A l'avant du train et à l'arrière flottait un drapeau blanc.

Le cardinal Mercier a invité les prêtres et les a même doucement exhortés à rentrer dans leurs paroisses abandonnées.

Partout, la proclamation suivante a été affichée :

AVIS

« Le général-major, commandant de la troisième division, porte à la connaissance des intéressés qu'il est en possession de la déclaration suivante du Collège des Bourgmestre et Echevins de la ville d'Anvers :

Ville d'Anvers

Cabinet
du Bourgmestre

MM. les Bourgmestre et Echevins de la ville d'Anvers déclarent que les réfugiés d'Anvers peuvent rentrer tranquillement dans la ville, ainsi que dans les faubourgs, et cela avec l'approbation expresse de l'autorité militaire allemande, qui déclare :

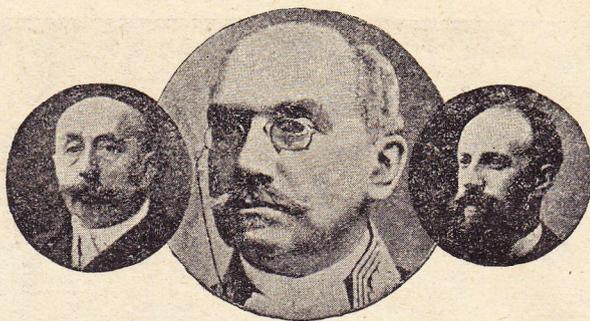
Que la propriété privée sera respectée, et aussi que les personnes qui s'abstiennent de tout acte d'hostilité, ne seront pas inquiétées. Que la garde civique désarmée peut rentrer librement, et qu'il n'est pas question de déporter des jeunes gens en Allemagne ou de les contraindre au service militaire. Les boulangers, les bouchers, épiciers et autres petits commerçants et petits artisans, ainsi que leurs ouvriers, et tous ceux qui s'occupent de l'alimentation, de même que les pharmaciens, typographes, vitriers, sont instamment priés de rentrer sans retard. Les magasins de denrées alimentaires qui ne seront pas rouverts endéans les cinq jours, s'exposent à des mesures rigoureuses. Ceci conformément aux instructions de l'autorité militaire. D'après ces mêmes instructions ne sont admises que les personnes qui ont à Anvers une résidence et un gagne-pain réguliers. Le retour doit s'effectuer en bon ordre. Neus rappelant les services inappréciables rendus à nos réfugiés par les autorités néerlandaises, et dont nous les remercions cordialement, nous serions fort heureux si elles voulaient faire en sorte que le retour s'effectue avec méthode et progressivement.

Le Collège des Bourgmestre et Echevins :

(signé) Jean DE VOS, Victor DESGUIN,
A. COOLS, L. STRAUSS.

Le président de la Commission Intercommunale :

(signé) Louis FRANCK.



A. Rijckmans.

J. De Vos.

L. Franck.

Je soussigné ai reçu en même temps que la déclaration ci-dessus l'annexe suivante émanant du gouverneur militaire impérial d'Anvers, avec en regard une traduction hollandaise :

« Vorstehende Erklärung ist mit meinen vollständigen Einverständnis erlassen worden. Im Falle, dass feindliche Akte irgend welcher Art vorkommen sollten, kann natürlich keine garantie dafür übernommen werden, dass alsdann mit den Schuldigen auch Unschuldige leiden.

Antwerpen, 12-10-14.

Der Kaiserlich Deutsche Gouverneur,
(get.) von SCHRODER.
Admiral. »

Traduction :

« La déclaration ci-dessus a été publiée avec mon plein assentiment. Au cas où des actes hostiles, de quelque nature qu'ils soient, devaient se produire, aucune garantie ne peut être donnée qu'alors des innocents ne seraient pas frappés en même temps que les coupables.

Le gouverneur impérial allemand,
(signé) von SCHRODER,
Admiral. »

En outre, le terme de cinq jours, mentionné dans la déclaration, est prolongé par le gouverneur jusqu'à douze jours. Ledit gouverneur a déclaré qu'aucun village ne peut être détruit, et qu'il donnera des ordres aux administrations civiles pour former des gardes bourgeoises, à choisir soigneusement parmi les éléments bien disposés, afin de contrecarrer toute intervention regrettable de personnes turbulentes et de se procurer ainsi des garanties pour les habitants eux-mêmes, qu'il ne se produira pas de difficultés. A Anvers la police ordinaire fait son service comme auparavant avec ses armes ordinaires.

Les soldats belges, même s'ils sont en habits civils, seront considérés, en cas de retour en Belgique, comme des prisonniers. Les chevaux emmenés par les réfugiés provenant d'Anvers, ainsi que les véhicules et automobiles, et le bétail, passeront nos douanes librement, tandis que le gouvernement allemand m'a déclaré que chacun peut sans obstacle ramener à son domicile les biens emportés. La réglementation du transport par chemin de fer sera fait par le gouvernement néerlandais.

La publication de ce qui précède se fait avec l'approbation du gouvernement néerlandais.

Quartier général de la IIIe Division,
12 octobre 1914,

Le général-major, commandant la division.
VAN TERWISGA.

La proclamation suivante a été affichée aujourd'hui :

AVIS

Comme suite à son avis du 13 octobre 1914, le général-major, commandant de la IIIe division, fait savoir qu'il est en possession d'une lettre du gouverneur militaire d'Anvers qui contient les renseignements ci-après au sujet du retour des réfugiés d'Anvers :

Rien, d'après cette lettre, n'empêche plus le retour d'habitants d'Anvers et des environs qui ont pris la fuite. On ne leur demande plus que de reprendre tranquillement leur besogne ici et de s'abstenir de toute manifestation de sentiments hostiles envers Allemagne.



Le port d'Ostende.

Les soldats de l'armée belge, qui se sont enfuis en habits civils doivent se présenter comme prisonniers de guerre, au plus tard au moment de leur retour; s'ils ne le font pas, ils tombent sous le coup des lois militaires.

Quartier général de la IIIe division, 16 octobre 1914.

Le général-major, commandant de division,

VAN TERWISGA.

Dimanche 18 octobre : Dès hier soir le bourgmestre de Roosendaal avait annoncé que M. Louis Franck, président de la Commission Intercommunale, adresserait une allocution aux réfugiés ce matin à 11 heures et quart du haut du perron de l'hôtel de ville.

De grand matin, une animation intense régna dans les rues et vers 11 heures la Grand'Place était noire de monde. Des soldats de l'artillerie de campagne circulaient dans la ville pour maintenir l'ordre. Nous nous étions rendus également à la Grand'Place. « Nous », cela veut dire : toute ma famille en y comprenant les personnes qui logeaient avec nous. Les portes de l'hôtel de ville s'ouvrirent tout à coup et l'on vit apparaître sur le perron un homme élégant, vêtu d'une pelisse, au visage pâle et fatigué; Louis Franck. Le pur type du Flamand; une figure ovale encadrée d'une belle barbe. A ses côtés se tenait une dame, habillée d'une riche toilette de couleur foncée; c'était sa femme. On remarquait encore sur le perron : notre bourgmestre, M. Auguste Coenen, le commandant de la place, baron van Omphal Mulert; le colonel Grevink, le bourgmestre Wichers, de Dordrecht; un peu plus tard le major Van Terwisga rejoignit ces personnalités. Nulle acclamation ne s'éleva à l'apparition de M. Franck; au contraire le silence, un silence profond se produisit, et bientôt la voix puissante de l'orateur retentit au-dessus de la place du marché, parfaitement intelligible pour chacun.

Il fit littéralement les déclarations suivantes :

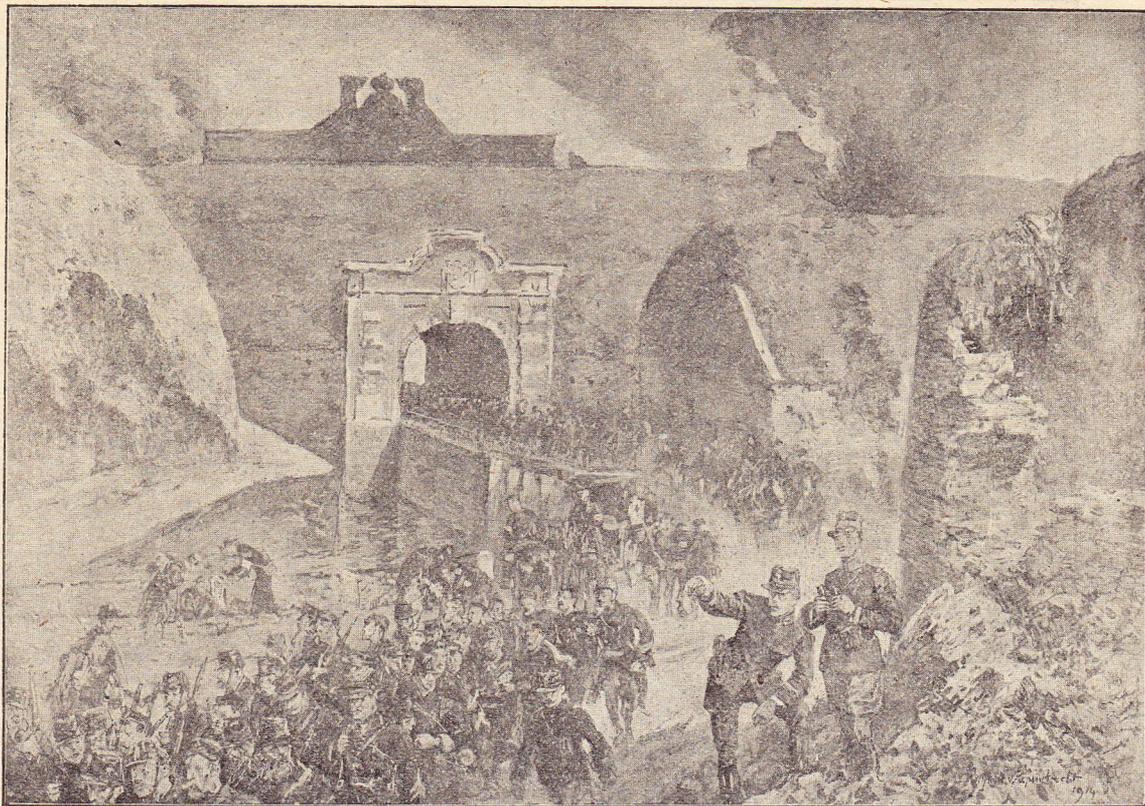
« Mesdames et Messieurs,

Je parle au nom du Collège des Bourgmestre et Echevins de la ville d'Anvers, comme président de la Commission Intercommunale, organisme qui a été institué d'accord avec le gouvernement belge avant la prise de la ville. Nous avons voulu profiter de la première occasion qui nous était offerte pour adresser une brève communication à nos concitoyens émigrés. Nous sommes extrêmement reconnaissants à l'autorité militaire et civile

néerlandaise qui nous met en état d'accomplir ce devoir, et chacun comprendra qu'en territoire neutre nous ne pouvons que garder un silence digne.

Notre pays est profondément malheureux, mais nos adversaires eux-mêmes rendent hommage à l'héroïsme de nos soldats. (Applaudissements.) Et ce que nous n'avons pas perdu, notre honneur, notre fierté nationale sont intacts et, avec eux, notre espoir dans l'avenir. Au sein de notre détresse la générosité sans bornes du peuple néerlandais et du gouvernement néerlandais avec S. M. la Reine et S. A. R. le Prince Consort à leur tête, est pour beaucoup une consolation indicible et un exemple d'humanité. C'est dans le besoin qu'on apprend à connaître ses amis. Nous avons trouvé dans les Hollandais des frères; jamais un cœur belge ne l'oubliera. (Applaudissements.)

En ce qui concerne la situation à Anvers je me contenterai d'une brève déclaration. Nous ne voulons forcer personne à rentrer. C'est en hommes libres que vous devez juger la situation, en personnes courageuses, en hommes et femmes dignes, pour qui le pain que l'on reçoit est aigre et amer, encore qu'il soit donné de tout cœur. La ville et la vie dans la ville sont sûres. Nous pouvons conseiller officiellement et tranquillement à tous les gens amis de l'ordre de rentrer. Pour les jeunes gens qui n'appartiennent pas à l'armée et pour les gardes civiques désarmés il n'y a pas plus de raisons de crainte que pour d'autres citoyens. Il y a à ce sujet des déclarations catégoriques, écrites, non seulement à l'égard de l'administration communale, mais encore à l'égard du gouvernement néerlandais. La situation au point de vue des vivres est bonne, de même qu'à Charleroi et à Bruxelles. Chacun doit aider à maintenir l'ordre et le calme. Il n'y a de place que pour des citoyens amis de l'ordre. En un mot : Anvers est traité comme Bruxelles l'est depuis deux mois. L'autorité allemande déclare qu'elle veut mettre tout en œuvre pour maintenir la sécurité. Le monde entier a les yeux fixés sur de telles promesses, faites à de telles villes. Vous pouvez compter sur l'autorité communale et sur la commission intercommunale des notables. Ils restent à votre tête et partagent votre sort jusqu'au bout; nous répondons pour vous. (Applaudissements.) Mais des villes vides et des maisons abandonnées sont difficiles à surveiller. Pour un peuple les pertes matérielles qui atteignent les proportions qu'elles ont chez nous, sont une catastrophe, mais seuls l'affaiblissement moral, la perte de la force



La défense d'Anvers.

d'âme sont irréparables. Et comment ces trésors ne se perdraient-ils pas si pendant des semaines et des semaines, et peut-être plus longtemps encore, la situation qui règne actuellement à la frontière néerlandaise devait persister ? Songez à cela, ne prêtez pas l'oreille à des racontars : montrez que vous êtes des Anversois qui avez un cœur dans la poitrine, et venez veiller avec nous sur notre antique et superbe cité.

Montrez, Mesdames et Messieurs, que vous êtes encore des Anversois de la belle et vieille trempe, et revenez en attendant des jours meilleurs. Merci, cordialement merci à la Hollande, et trois fois hurrah pour la patrie belge ! »

Un tonnerre d'applaudissements succéda à ce discours, qui fut écouté au milieu d'un profond silence, puis la foule se dispersa en commentant longuement ces déclarations. Les rues continuèrent à présenter ensuite un aspect très animé, car le temps était beau. »

Ces proclamations nous prouvent que des pourparlers avaient eu lieu au sujet du retour des réfugiés entre les autorités anversoises, néerlandaises et allemandes. Des proclamations analogues furent répandues dans toute la Hollande.

En d'autres localités des discours furent adressés aux Anversois, notamment par M. Frans Van Cauwelaert, dans certaines communes de la Zélande.

Des milliers d'Anversois rentrèrent chez eux, et une fois rendus à destination, ils invitèrent d'autres person-

nes à suivre leur exemple. A ce moment on pouvait encore faire librement le voyage aller et retour.

L'Amiral De Bats faisait le trajet entre Anvers et Bruxelles avec un plein chargement de passagers. Des trains spéciaux partaient de la Zélande et des provinces du nord vers Roosendaal.

La Ville réclamait aussi le retour de ses fonctionnaires et de son personnel enseignant. Et Anvers se repeupla assez rapidement.

Les Allemands répandaient parmi leurs nationaux cette légende :

« Il n'est pas encore possible de dénombrer les prisonniers. »

C'était du bluff, car ils n'avaient pas fait de prisonniers de l'armée de campagne. Et les 30.000 hommes des plus anciennes classes couvrirent la retraite, continrent par leur présence l'armée assiégeante et les troupes qui avaient pénétré dans le pays de Waes en traversant l'Escaut; puis elles se retirèrent en Hollande.

Le rôle d'Anvers, sans qu'il fût de longue durée, n'avait pas été néanmoins sans importance.

La ville étant tombée, cet événement clôturait une phase de la guerre.

Mais à l'Yser l'armée exténuée, épuisée par la lutte, allait une fois de plus réduire à néant les plans orgueilleux de la puissante armée allemande.

DEUXIÈME PARTIE

LA RETRAITE

L'armée belge abandonne le réduit national. — Le Roi dans le pays d'Écloo. — La bataille de Melle. — La retraite des fusiliers français sur Dixmude. — L'avant-garde des uhlands en Flandre.

Les Allemands trouvèrent donc Anvers vide et désert. L'armée de campagne avait échappé au piège qu'on lui tendait. Elle ne voulait pas s'avouer définitivement vaincue, malgré les lourdes épreuves qu'elle avait subies... et quoiqu'elle eût à faire face à un ennemi bien supérieur.

Le Roi et le grand état-major avaient vaguement espéré que l'armée pourrait se maintenir derrière le canal Gand-Terneuzen. Lorsqu'on fut convaincu que la résistance était impossible sur ce front, on songea à utiliser la ligne formée par le canal de Schipdonck et la Lys.

Mais c'était encore un rêve irréalisable. Il fallut donc se décider à poursuivre la retraite jusqu'au coin extrême du pays, jusqu'à cet Yser fabuleux, modeste ruisseau ignoré la veille, mais qui allait s'immortaliser à jamais, ainsi que nous l'allons voir.

Le grand public, tant en Belgique qu'en d'autres pays, ne comprit pas d'abord la nature des opérations qui se déroulaient autour d'Anvers. On parlait couramment d'une fuite désordonnée, d'un anéantissement complet, d'une débâcle. Plus tard seulement on se rendit compte que notre armée avait échappé d'une façon magistrale à l'étreinte de l'ennemie par une manœuvre aussi habile que courageuse. Non, la retraite n'était pas une catastrophe, ni une débâcle, mais une retraite stratégique bien organisée, encore qu'il fallût l'accomplir dans des circonstances extrêmement difficiles, et à travers des souffrances et des épreuves inouïes. Mais les Allemands jubilèrent trop vite et bienfôt il fut démontré que la prise d'Anvers n'était pas la grande victoire qu'ils avaient annoncée. L'invasion de la Belgique avait condamné le militarisme impérial, et bien que l'exécution du jugement fût renvoyée à une échéance lointaine, elle n'en serait pas moins réelle.

Mais quelle terrible retraite !

Nos braves se repliaient la mort dans l'âme, au milieu d'un cortège de misères. Tel était, hélas ! le triste dénouement de deux mois d'âpres combats, de tant de sacrifices, de tant d'héroïsme !

Anvers était tombé, Anvers, la dernière forteresse, le suprême espoir de tous ces vaillants et de la nation entière. On la croyait capable de résister pendant dix ans, et la lutte avait à peine duré dix jours.

Et où se dirigeait l'armée à présent ? Vers la France, disait-on. Les bruits les plus étranges étaient mis en circulation. Certains prétendaient qu'on allait remplacer les recrues françaises dans les usines et aux champs. D'autres chuchotaient qu'une partie de l'armée allait être envoyée à Alger. D'autres émettaient l'opinion que les troupes jouiraient de quelques mois de repos, mais qu'ensuite il leur faudrait recommencer la lutte, au cas où la guerre ne serait pas encore terminée.

Mais nul n'aurait pu indiquer la source de toutes ces informations sensationnelles.

Et les troupes, épuisées, se traînaient en longues théories par les routes sans fin du pays de Waes, tandis que les paysans et les sabotiers, accourus devant leurs maisons, les suivaient d'un œil sombre et inquiet, ou se pressaient à quelque carrefour, curieux d'obtenir des renseignements, qu'aucun soldat ne pouvait leur donner.

J'ai accompli avec nos soldats ce rude trajet et jamais je n'oublierai ces journées lamentables.

Que de scènes multiples et variées !

La fatigue s'appesantissait sur les corps et les âmes. Les pavés de la route étaient si inhumainement durs aux pieds blessés, meurtris et enflés. Beaucoup d'hommes coupaient leurs chaussures ; d'autres, après s'en être débarrassés, s'entouraient les pieds de linges, ou marchaient nu-pieds, en suivant le chemin de sable bordant la chaussée. Le sac était lourd, la capote serrait trop hermétiquement le corps en transpiration ; la bretelle du fusil et la cartouchière pinçaient la peau, devenue plus sensible.

Ici un soldat jetait une armée qui rebondissait sur les pavés ; là une bêche roulait dans le fossé, ou un sac, qu'on regretterait tantôt lorsqu'il faudrait y reposer la tête endolorie.

Des conducteurs sommeillaient sur leurs selles ou leurs caissons. Les rênes pendaient librement dans leurs mains défaillantes. Oh ! les pauvres chevaux, après tout, n'avaient qu'à suivre l'interminable file, à pousser toujours droit devant eux, toujours plus loin.

Des hommes s'éroulaient, abattus par la syncope ; un médecin accourait, leur administrait un remède ; les malheureux pouvaient s'étendre quelques moments sur un véhicule, pour faire place bientôt à un camarade. Quelques-uns se couchaient dans un fossé ou derrière un buisson et s'endormaient. Dormir, ils ne demandaient qu'à dormir, quoi qu'il pût arriver ; mais ils étaient incapables d'aller plus loin ; chaque pas était une souffrance, une torture pour leurs membres brisés.

On en voyait disparaître dans une ferme. Ils revenaient un peu plus tard, vêtus d'un pantalon et d'une veste sordides, puis s'enfouaient dans les bois, en route vers le nord, vers la Hollande. La tentation était si forte. Il suffisait de quelques instants pour s'éloigner de ce pays en guerre, pour dire adieu à cette misérable carrière de guerrier.

Je vis un groupe arrêté près d'un carrefour. Le bruit courait que l'ennemi était dissimulé, un peu plus loin, à Stekene.

« Ce sentier conduit en Hollande, déclara un jeune soldat. Est-ce que nous nous décidons ? »

Il regarda ses camarades, mais tous hésitaient.

Je vis sortir d'une maisonnette une petite vieille. Elle avait remarqué l'hésitation des jeunes gens et avait tout compris.

« Non, non, ne suivez pas ce sentier, dit-elle. Ne faites pas cela, jeunes gens... votre chemin est par là. »

Et elle indiqua la grande rue.

Et les soldats, sans rien demander de plus, obéirent au geste de la brave petite vieille.

Les troupes poursuivirent ainsi leur route sans répit..., entourées de civils en fuite, de villages entiers avec tout leur matériel roulant : voitures, chariots et charrettes, avec des bagages et des ballots de toute espèce.

Les soldats songeaient aux êtres aimés dont ils s'éloignaient et qui restaient au fond de la Wallonie, dans le Limbourg, dans le Brabant, à Anvers.

On pourrait se reposer en France, mais ce repos tant désiré était une nouvelle souffrance, car il impliquait la séparation du pays et du foyer. Et n'était-ce pas aussi une pensée attristante de devoir abandonner sa patrie à l'ennemi détesté ?

Et toujours la monotone et douloureuse retraite continuait.

Lorsqu'on accordait aux troupes un instant de repos, tous aussitôt s'affalaient et beaucoup s'endormaient sur place, sur les pavés, dans la boue, au bord du chemin. Ainsi oubliait-on quelque peu les tortures de la fatigue et de la faim.

Car la faim vint s'ajouter aux angoisses de la retraite. Les vivres de réserve étaient épuisés. Les villages que l'on traversait semblaient avoir été visités déjà par une nuée de sauterelles. Les boutiques avaient un air lugubre



L'exode.

avec leurs étagères et leurs caisses vides, et les hommes et les femmes tenaient leurs portes fermées.

On arrachait des navets dans les champs, mais leur saveur aqueuse lassait vite l'estomac. On préparait des pommes de terre, sur un feu allumé à la hâte, mais avant qu'elles fussent à point, arrivait l'ordre de départ. Malgré tout on dévorait à belles dents les tubercules presque crus. Heureux celui qui avait la chance de mettre la main sur une croûte de pain et une gorgée de café chaud !

Et quelles nuits on passait ! Le soir descendait rapidement et avec l'obscurité un mystère plein d'angoisse planait sur la région coupée de haies et de champs bordés de buissons. Les sentiers traversant la masse des bois sombres semblaient être l'entrée de quelque effrayant repaire d'où pouvait sortir à l'improviste l'ennemi puissant, bien équipé, bien nourri, prêt à fondre sur les pauvres troupes épuisées.

Les officiers exhortaient leurs hommes à se hâter, trahissant ainsi leur propre inquiétude.

Des sentiers longeant la route, débouchaient de mystérieux messagers, porteurs de renseignements provenant de la rive de l'Escaut.

Les Allemands avaient traversé le fleuve, ils occupaient Lokeren, pouvaient entraver la retraite, et s'avançaient déjà avec une nombreuse artillerie et ces infernales mitrailleuses, qui semaient leurs balles meurtrières de toutes parts. Le moindre murmure, la chute des feuilles, le crissement des branches, le grincement de la porte de quelque ferme, semblaient suspects; des bouquets de saules, des pieux, des ailes de moulins prenaient des formes fantastiques et monstrueuses pour ces cerveaux tourmentés et malades.

Souvent une panique se produisait et des soldats couraient alors dans une folle frayeur exactement vers l'endroit d'où ils attendaient le danger. Les officiers rétablissaient l'ordre, encourageaient leurs hommes, les exhortant à la patience et leur promettant le repos et la sécurité.

Il y avait aussi des soldats qui gardaient le plus grand calme, qui donnaient l'exemple de la persévérance et d'une énergie peu commune, qui trouvaient encore le moyen de plaisanter et de raconter des facéties.

D'autres juraient et rageaient et parlaient de trahison. « C'est toujours la même chose, s'écriaient-ils, les re-

gards et la voix chargés de haine. Nous avons été vendus à Liège et à Namur, et maintenant encore à Anvers. Combien de temps cette lâcheté va-t-elle encore durer ? »

Toutes sortes de légendes se rapportant à ces bruits circulaient parmi les troupes. On racontait que le Roi avait brisé le sabre de certains officiers supérieurs et en avait fait fusiller d'autres. Il refusait même de rendre visite à certaines sections...

Ceux qui lançaient ces allégations injustes ne se rendaient pas compte qu'en réalité ils insultaient beaucoup de chefs et de camarades blessés, mais tous ces racontars étaient le résultat du découragement et de la tendance systématique à cacher la vérité.

Car on avait toujours présenté la situation à l'armée et à la population sous les couleurs les plus brillantes. « Tout va bien », répétaient à l'envi les journaux, d'après les inspirations des autorités. Toujours l'ennemi était repoussé et les Alliés étaient à proximité.

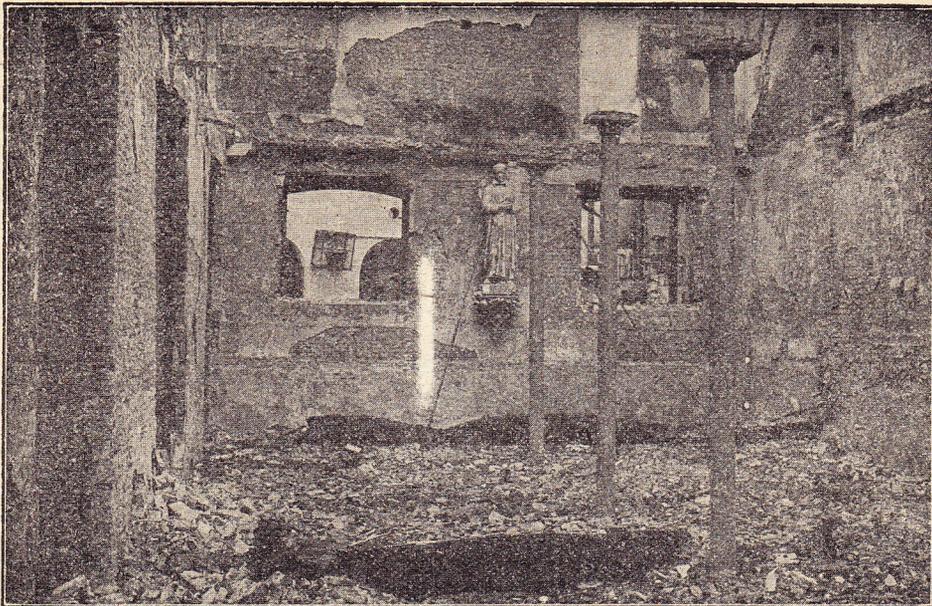
Et maintenant cette horrible désillusion était survenue d'une façon inopinée : la chute d'Anvers, la fuite de l'armée... et l'entrée dans l'inconnu tragique.

Le Roi et la Reine étaient auprès des troupes. La dernière nuit avant d'atteindre le littoral, ils logèrent à Eecloo, petite ville ordinairement très paisible, aujourd'hui si animée et si vivante. Tous les grands édifices et les maisons étaient remplis de soldats; des charriots, des charrettes, des fourgons d'artillerie obstruaient la rue principale et une partie de la chaussée de Gand à Bruges.

Le lendemain matin, dès l'aube, notre Souverain poursuivit son chemin. Il était à cheval, escorté de son état-major et parcourait la vieille route vers Bruges, en traversant le pays des fabricants de balais de Kleit.

Un habitant de cette contrée si tranquille et encore naïve, peu connue des étrangers, nous raconta :

« Nous étions devant notre maisonnette. Il circulait tant de bruits étranges et nous ne savions que penser. Nous avions entendu la canonnade d'Anvers, mais on se refusait à croire ce que d'aucuns avançaient, à savoir que le rôle de la forteresse était terminé. Nous comprenions bien que la guerre n'allait pas très bien pour nous. Nous avions recueilli dans notre région les gardes civiques de diverses régions, ce qui témoignait de l'avance ennemie.



La chapelle St-Vincent, dans la rue des Peignes, après le bombardement.

Ce matin-là, nous vîmes des cavaliers qui débouchaient de la drève. C'étaient des chefs, à ce qu'il parut. Soudain, un de mes voisins me dit : « Voilà le Roi ». Profondément surpris, j'écarquillai les yeux pour bien voir, et en effet je reconnus notre Souverain d'après son portrait, car je ne l'avais jamais vu en chair et en os. Il paraissait triste. Nos casquettes s'enlevèrent quasi toutes seules. Et le Roi nous salua d'un geste amical et continua sa route. Et du coup, on eût dit qu'il se produisait derrière lui un grand vide et que le pays était ouvert à l'invasion ennemie.»

Ce récit est aussi simple que saisissant ! En effet, chacun avait le sentiment de ce vide poignant, un sentiment vague et imprécis. Qu'allait-il arriver ? Il semblait que la Belgique cessait pendant un moment d'exister.

« Les larmes nous vinrent aux yeux, poursuivit l'homme, un descendant des fabricants de balais de Kleit. Mais aussitôt nous reprîmes courage. Le Roi reviendra, disions-nous, et alors le pays sera libre. L'injustice ne peut durer.»

S'il avait songé à l'histoire de ses aïeux, il aurait pu ajouter : « Le Roi nous apportera la bague à cachet de la délivrance. » Car ce naïf pays de fabricants de balais possédait à ce sujet une belle légende.

Certain soir — c'était au moyen-âge — un seigneur traversait à cheval le bois de Kleit. Il semblait égaré. La pluie tombait, l'orage grondait, et l'homme soupirait après le repos. Il alla frapper à la porte d'une hutte et on lui ouvrit aussitôt. Le fabricant de balais et sa femme ne demandèrent pas à l'étranger qui il était ni d'où il venait, mais lui servirent un souper, frugal certes, mais offert de bon cœur et lui cédèrent leur lit. L'hôte conversa encore quelques instants avec eux et leur demanda comment allaient leurs affaires. Le locataire de la maisonnette répondit : « Oh, si les joncs étaient meilleur marché, nous n'aurions pas à nous plaindre. Mais les gardes forestiers du comte nous rendent la tâche fort pénible, et si la situation ne s'améliore pas, notre métier doit totalement dépérir. »

Au matin l'hôte se retira bien reposé. Avant de se mettre en selle, il montra sa bague au modeste ménage et déclara : « Vous voyez ce blason. Vous le reverrez bientôt. Et ayez bon courage. » Les gens ne comprirent pas le sens de ses paroles, mais dans l'après-midi un cavalier arriva de Bruges et déposa un parchemin sur la table. Un sceau y était attaché, qui portait les mêmes armes que celles de la bague de l'hôte inconnu.

« Vous avez, disait le parchemin, accordé l'hospitalité

au comte lui-même. Et la présente charte est votre récompense. Vous et vos concitoyens, vous pouvez couper librement les joncs dans les bois jusqu'au troisième nœud, et nul ne pourra vous en empêcher. Ceci est le sceau de votre liberté. »

Telle est la légende. Mais la détresse qui venait d'envahir la région était plus grande que la ruine d'un seul métier. Et cependant on vivait dans l'espoir que le brillant cavalier qui se retirait à l'ouest du pays de Kleit, reculant avec son armée devant un ennemi supérieur en nombre, ramènerait un jour la liberté.

En attendant, la situation était sombre, dans cette contrée du Vieux Maldeghe, qui était toujours restée fidèle à son comte, à tel point qu'on l'avait surnommée « Maldeghe, la fidèle ».

Je fus témoin à cette époque de quelques tristes exemples de lâcheté.

Un individu traça en allemand sur la porte de sa maison cette inscription à la craie : « Nous avons toujours fait des affaires avec les Allemands ». D'autres étaient prêts à flatter d'emblée l'ennemi et même à le servir.

Mais l'âme du peuple avait des sentiments bien plus nobles et plus élevés.

La retraite étendait toujours au long des routes ses lamentables théories. Nous avons décrit plus haut le grand exode des habitants vers Nieuw-Namen, La Clinge, Sint-Janssteen, Koewacht, Westdorpje, Sas de Gand, Philippine, Ysendyke, Sainte-Croix, Ede, Aardenburg, L'Ecluse, vers toutes ces nombreuses localités de la frontière néerlandaise, qui virent les premiers calvaires de réfugiés. Que l'on s'imagine ces mêmes foules fuyant dans des conditions analogues, derrière les milliers de soldats qui se repliaient avec leur matériel et leurs bagages. La multitude des civils se mêlant aux flots innombrables des militaires étaient aussi pressés les uns que les autres de se sauver ; à certains endroits des cortèges devaient se croiser sur d'étroits chemins, et la confusion augmentait sans cesse.

Ce matin-là la Reine quitta Eecloo à son tour. Elle partit en auto en compagnie d'une dame d'honneur en suivant la grand-route de Bruges.

Près de Balgerhoeke, des gardes civiques la reconduirent. Les hommes, avec un ensemble admirable, s'élançèrent vers l'automobile en dépit des plus sévères consignes, agitant leurs coiffures, leurs mouchoirs, acclamant leur bien-aimée Souveraine de la voix et du geste.

La Reine Elisabeth fit stopper l'auto et, s'adressant



M. Louis Franck.

à un lieutenant, lui remit des boîtes de cigarettes pour les gardes, puis elle salua avec émotion, et poursuivit son voyage, ce triste voyage vers l'inconnu, s'éloignant toujours davantage de ce peuple dont l'idéal était le sien.

Les gardes manifestèrent le désir de conserver ces cigarettes comme un précieux souvenir.

Voyons maintenant quels moyens l'ennemi mit en œuvre pour essayer de couper la retraite de nos troupes. Nous avons déjà dit comment il força l'Escaut aux environs de Termonie et de Schoonaarde. Le 9 octobre, la 37e brigade de landwehr entra en contact à l'est de Lokeren avec notre 6e division, qui tint l'ennemi en respect. Le lendemain, le 1er carabiniers tenta d'arrêter l'avance des Allemands, mais il dut se replier et l'ennemi s'empara de Lokeren.

La 4e division d'Ersatz, qui avait franchi l'Escaut près de Schoonaarde, se joignit de son côté à la 37e brigade et des sections se répandirent à travers le pays de Waes et bombardèrent notamment l'arrière-garde de la 2e division d'armée à Moerbeke et les derniers trains des fusiliers anglais à Petit-Sinay.

Cette 2e division, qui avait quitté Anvers la dernière, dut exécuter une marche extrêmement pénible. Les soldats furent autorisés à prendre quelques heures de repos à Vracene, mais à la suite de communications alarmantes, on obligea les hommes exténués à reprendre leur route vers Selzaete en passant par Moerbeke et Wachtebeke.

D'un côté de la chaussée marchaient les Belges, de l'autre côté les Anglais et entre les militaires défilaient les vagues immenses de milliers de réfugiés.

Nous avons été témoins aussi de cet événement. C'était un bel après-midi ensoleillé. Une sombre mélancolie avait envahi cette contrée, qui a mérité d'être ap-

pelée en temps de paix le jardin de la Belgique. Nous étions engagés au milieu d'un groupe étrange où l'on distinguait des soldats de toutes sortes de régiments, des hommes valides, et d'autres, blessés légèrement. A peine avions-nous dépassé Stekene — car les diverses sections suivaient les grand'routes et les voies locales parallèles — que des coups de feu retentirent. Nous marchions en droite ligne sur un petit bois où des fractions ennemies s'étaient retranchées.

Je vois encore l'avant-garde de la colonne incliner vers la droite. Une panique se produisit. Il n'y avait malheureusement pas de chef à la tête de ce groupe et aucune voix ne se fit entendre pour calmer l'émotion générale. Des réfugiés jetaient en hâte des objets empilés sur leurs véhicules : matelas, oreillers, etc., afin de pouvoir se sauver plus vite. Des femmes criaient et se lamentaient. Un horrible désarroi régnait parmi la foule amorphe et craintive. Chacun voulut franchir la frontière, qui était proche, mais une foule de gens, ignorant la direction exacte, erraient sans but. Heureusement des gens de la contrée s'offrirent à leur servir de guides et peu après 600 soldats étaient réunis près de Koewacht. Le gros de la 2e division essuya le feu de l'artillerie ennemie près de Moerbeke. Les Allemands, en effet, avaient quitté Lokeren munis de canons et s'étaient avancés vers Exaerde. Le général Dossin et ses officiers réussirent néanmoins à faire défiler leur armée à travers la zone dangereuse, mais le passage avait été fort étroit.

En ce qui concerne les Anglais, ceux-ci avaient dû se séparer de la deuxième division. Un convoi devait être mis à leur disposition à la petite gare de Saint-Gilles, où le train fut bombardé et la locomotive atteinte par un obus. Les hommes durent descendre à terre. 1.500 d'entre eux environ atteignirent la frontière, mais un groupe assez considérable tomba aux mains de l'ennemi et fut fait prisonnier.

Pour les Belges tout danger n'avait pas disparu et ils risquaient encore de voir leur retraite coupée. Des troupes allemandes s'avançaient également de Lokeren par Loochristy dans la direction de Gand. En même temps la 1re division d'Ersatz et la 1re brigade de landwehr marchait d'Alost vers Gand également. Elles se heurtèrent aux troupes belges et alliées près de Melle, Gontrode et Lemberge.

Il fallait, en effet, que Gand fût défendu pendant quelques jours pour couvrir la retraite de notre armée de campagne. On ne pouvait tenir aucun compte à ce moment de l'accord signé quelques semaines auparavant à Oorddegem. C'était là une simple convention entre le bourgmestre Braun et le général von Boehn.

Il ne s'agissait évidemment pas de défendre la ville de Gand pour elle-même. La ville resterait ouverte, aussitôt que la retraite de notre armée aurait été assurée.

Les Belges et les Alliés ne pouvaient compter sur des défenses de fortune, car le chef-lieu de la Flandre Orientale ne possède ni fortifications ni remparts.

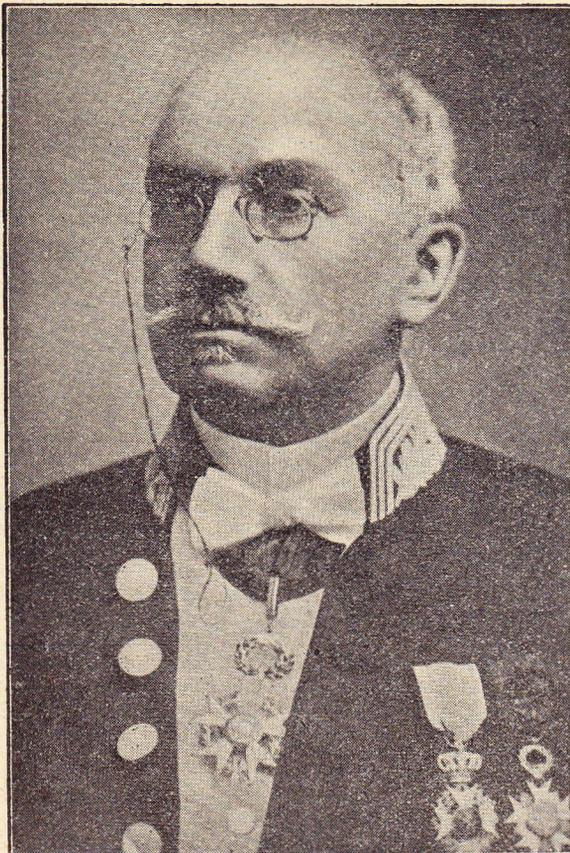
La garnison belge, placée sous les ordres du général Clouten, comprenait huit escadrons de cavalerie, la 4e brigade du général Scheere, une brigade de volontaires et un escadron de gendarmes. En outre deux régiments de fusiliers marins français, les hommes de l'amiral Ronarch, étaient arrivés à Gand, ainsi que la 7e division anglaise du général Cappers. Les Belges avaient creusé des tranchées à l'est de la ville.

On prévoyait une bataille acharnée. Le général Pau, qui avait pris les dispositions nécessaires, et l'amiral Ronarch, étaient arrivés à Gand, ainsi que la 7e division à cet égard aucune illusion.

« Saluez ces messieurs », dit le général à son état-major en désignant les officiers de marine. « Vous ne les reverrez plus ».

Si, à Gand ces paroles ne se réalisèrent pas à la lettre, elles allaient devenir une saisissante vérité une semaine plus tard à Dixmude, où nous allons bientôt rencontrer les vaillants fusiliers.

Sept trains avaient débarqué les Français à Gand. Toute la population acclama les Alliés avec un enthousiasme débordant. Les troupes logèrent pendant quelques heures à la caserne Léopold, au Cirque et au Théâtre flamand.



M. Jean De Vos, bourgmestre d'Anvers.

Un fusilier de 17 ans, de Plougastel-Daoulas, en Bretagne, écrivit à ses parents ce qui suit :

« Le jour que nous sommes arrivés à Gand, nous avons manqué d'être portés en triomphe par les Belges. Ce sont des gens tranquilles et qui ont tous bon cœur, généreux. Ils nous distribuaient des chaussettes, cravates, cache-nez, caleçons, du pain, confitures, des cigares. »

Un autre s'exprime en ces termes :

« Arrivé ici après vingt-quatre heures de train dans un wagon à bestiaux, gelé, fourbu, courbaturé.

Mais quelle réception enthousiaste, logés au cirque après un bon lavage, un coup de rasoir et de brosse, un verre de bière et un cigare, toutes les malcommodités du voyage sont oubliées et c'est avec joie que l'on répond « Vive la Belgique » aux acclamations dont nous sommes l'objet et je crois que tous le crient et le poussent.

Gand est très propre et très joli; l'on y parle français et flamand. »

Mais à ce moment ces jeunes Français n'avaient pas encore vu le feu. La plupart n'avaient eu qu'une instruction insuffisante.

Le député George Le Bail écrit de son côté dans son ouvrage « La Brigade de Jean Le Goum » :

« La réception des marins à Gand demeurera inoubliable pour eux. La population leur donne de tout à profusion. Pendant la traversée de la ville, les habitants forment la haie, la tête découverte, et tout le monde crie : « Vive la France », tandis que la « Marseillaise », clamée en cœur, monte dans l'espace. »

« Nous sommes dans un pays épatant. Oh ! que de braves gens ! c'est incroyable ce qu'on y est bien vu. Je conserverai un souvenir de ce pays; l'on a tout, tout à profusion. Quel enthousiasme ! », s'écrie le jeune L..., de Quimper.

Le 9 octobre, dès 4 h. 1/2, des signaux retentirent.

Nos volontaires passèrent cette nuit-là dans les tranchées. La ville s'étendait derrière eux, l'antique et belle

cité des Artevelde. Pour ceux qui connaissaient l'histoire la pensée se reportait en ce moment à Beverhoutsveld, Roozebeke, Gavre. Nos aïeux, en ces journées mémorables, avaient tout sacrifié pour leur liberté. A cette époque tragique on succombait aussi sous les coups d'un ennemi supérieur. Et maintenant, un rapprochement ne s'imposait-il pas à l'esprit ?

Des réfugiés d'Anvers racontaient aussi de mauvaises nouvelles. On disait la forteresse tombée, l'armée en retraite, la population dispersée sur les routes de l'étranger.

Et l'ennemi, l'ennemi puissant, avec sa formidable artillerie, approchait !

Est-ce que le droit devrait de nouveau céder devant la force ?

Mais la confiance renaissait.

Des échos atténués des acclamations qui avaient salué les Français dans la ville étaient parvenus jusqu'aux tranchées. Les secours tant attendus étaient enfin arrivés, les Alliés étaient là, comblant des espoirs caressés depuis si longtemps. Et, outre les Français, les Anglais aussi étaient en route.

Peut-être le destin allait-il changer, peut-être la roue de la fortune allait-elle tourner pour nous, à cette heure où la détresse était à son point culminant, où toute la Belgique était souillée par la présence de l'ennemi !

Et l'aurore se leva ! Les Français arrivaient vers le sud et l'est.

Les gars de Bretagne, de La Rochelle, d'Arcachon avaient sous les yeux ce royaume si tendre et si beau, ce royaume des fleurs qui est un enchantement et un rêve.

« Nous traversons des champs de bégonias superbes dans lesquels nous allons peut-être mourir », écrit le fusilier R...

Mourir dans les fleurs, comme des jeunes filles, l'étrange aventure pour des marins tels qu'on se les représente d'ordinaire, — en boulingueurs d'océans aux faces cuites par l'embrun ! Mais la plupart des recrues que voici ressemblent si peu à ce cliché ! Elles ont des yeux clairs dans des visages à peine hâlés.

Ce sont des adolescents, presque des enfants. »

L'amiral Ronarc'h inspecta le terrain et examina la situation avec ses lieutenants : une partie du deuxième régiment (commandant Varney) prit position entre Gontrode et Quatrecht, laissant un bataillon en réserve au nord de Melle. Un détachement du premier régiment (commandant Delage) alla occuper des retranchements près de Heusden; un bataillon s'établit à Destelbergen. Ronarc'h tenait sous la main deux bataillons et la compagnie de mitrailleurs, de façon à pouvoir les envoyer à l'endroit où leur intervention serait jugée le plus nécessaire.

Les convois, à l'exception des ambulances, demeurèrent en arrière, près de la ville. Cette précaution avait été prise pour le cas d'une retraite, à laquelle l'amiral était décidé à ne recourir que lorsqu'il aurait accompli la tâche qui lui incombait et qui consistait à arrêter l'avance des Allemands pendant un certain temps.

Les effectifs belges occupèrent Lemberge et Schelde-rode. Nos batteries étaient postées à Lindenhoek, un hameau de Melle, d'où elles balayaient les voies de communications. Nos cyclistes firent des reconnaissances. Ils signalèrent la présence de troupes ennemies à Quatrecht et à Loochristy; le premier groupe venait d'Alost et le second de Lokeren.

Le gros de l'armée allemande resta à Anvers et le général von Beseler commit en cette circonstance une lourde faute qui fut sévèrement jugée par la suite.

Cette faute fut pour les Belges une chance inespérée.

Le général von Beseler préféra faire son entrée solennelle dans la ville déserte et laisser défilér ses milliers de soldats devant des maisons fermées et des rues abandonnées.

On eût dit que le roulement de ses tambours se répercutait dans un vaste cimetière et les sons des fifres produisaient un effet lugubre.

Encore une fois, c'était pour les défenseurs de Gand une solution inattendue que le général, décoré par les journaux du « Heimat » du titre de « dompteur de for-

teresses », ne se précipitât pas avec toutes ses forces sur nos faibles effectifs.

Les Allemands qui venaient d'Alost se heurtèrent au deuxième régiment des fusiliers français près de Quatrecht. Il était midi environ. L'ennemi déclencha une attaque, mais une terrible salve brisa d'emblée son élan.

« Ils tombaient comme des quilles », écrivit un fusilier.

Cependant l'ennemi appliqua sa tactique ordinaire; après s'être replié, il revint avec des forces plus considérables, et le commandant Varney jugea utile de faire rappeler sa réserve de Melle.

Les Français se défendirent comme des démons. Leurs adversaires installèrent un canon à 800 mètres de leurs tranchées, mais il n'avait pas tiré plus de quatre projectiles qu'il avait déjà perdu tous ses servants et ses chevaux.

L'attaque dura six heures. Lorsque le soir tomba, les pertes étaient relativement légères.

Les Allemands semblaient hésiter, ignorant l'importance des effectifs qui leur étaient opposés.

L'ennemi construisit des défenses de campagne, creusa des tranchées, s'établit dans des fermes et derrière des haies, en attendant des renforts.

Le commandant Varney, cependant, se tint sur ses gardes. Il défendit strictement à ses hommes de quitter leurs positions. On mangerait quand on pourrait. Du reste, il n'y avait pas de vivres.

« Vers minuit seulement, dit le fusilier R..., je peux me procurer un peu de pain; j'en offre à mon commandant, qui accepte avec plaisir. Le temps était froid et humide, et de plus la nuit était très obscure. Elle était éclairée seulement du côté de Quatrecht par les lueurs d'un brasier; l'ennemi y avait allumé deux fermes, qui devaient faire office de torches. »

Varney avait bien fait d'être sur ses gardes. A 9 heures du soir, des bombes lumineuses explosèrent aux abords des tranchées. L'ennemi venait de recevoir du renfort.

A la clarté des obus on voyait les Allemands courir comme des rats le long des haies et des maisons. On tirait dans le tas et on en vit tomber un grand nombre, mais d'autres venaient aussitôt les remplacer. L'ennemi, en effet, dépensait son matériel humain sans compter, la vie humaine n'ayant pas d'importance à ses yeux.

Et il approchait de plus en plus.

Le commandant ne voulut pas exposer inutilement sa petite troupe à l'assaut d'un ennemi supérieur et donna l'ordre d'évacuer Gontrode et de prendre position derrière la digue du chemin de fer de Melle. Au cours de cette opération, on eut à déplorer la perte de quelques hommes.

La nouvelle position était excellente. L'ennemi s'avança encore, mais les Français, soudain, ouvrirent sur lui un feu terrible. Puis les fusiliers exécutèrent une charge et refoulèrent les Allemands loin de leurs positions de départ.

Il était alors quatre heures du matin. Une patrouille découvrit que Gontrode et Quatrecht avaient été évacués. L'ennemi avait une telle peur des baïonnettes françaises qu'il avait même abandonné ses blessés.

Une centaine de cadavres étaient entassés devant les lignes françaises.

Cette nuit-là Gand avait tremblé. Mais une confiance nouvelle était entrée dans les âmes à la suite de l'arrivée des Anglais, qui furent accueillis avec le même enthousiasme que les Français. Les habitants ne cachaient pas leur admiration pour ces soldats alertes et bien équipés qui s'avançaient d'un pas nerveux en chantant le célèbre refrain : « It's a long way to Tipperary ».

Les Français acclamaient également leurs frères d'armes.

« Jean Gouin s'entendit aussitôt avec John Bull, surtout lorsqu'il fut question de cogner sur le Boche », écrivait un vieux médecin de la marine.

La septième division britannique avait débarqué à Zeebrugge. Cet événement causa une sensation profonde. Des habitants de la région et des réfugiés accouraient de toutes parts, mais les gendarmes maintenaient la foule à une assez grande distance, car il était évident que des espions ennemis se mêlaient à la

multitude. Ce fait d'ailleurs a été amplement démontré plus tard.

Les espions pouvaient circuler parmi les milliers de fugitifs sans être trop inquiétés, et ils mettaient largement à profit cette aubaine.

Nous avons lu depuis dans un petit ouvrage allemand le récit d'un observateur de l'ennemi. Il raconte qu'à cette époque il se promenait tranquillement de L'Elchuse à Bruges, où il suivit la retraite de l'armée.

La septième division anglaise était commandée par le général Cappers, qui reçut également sous ses ordres la brigade française.

La section du commandant Varney fut renforcée par deux bataillons anglais et par les troupes belges; elles reçurent l'ordre de rester sur leurs positions.

Mais vers midi l'ennemi déclencha une attaque si violente qu'il fallut se replier de nouveau derrière le remblai du chemin de fer. Puis une contre-attaque se produisit, les mitrailleuses balayèrent les positions ennemies, et enfin une charge exécutée par les Français obligea les Allemands à se replier comme la veille.

Le reste de la nuit ne fut pas troublé. Au matin les troupes furent normalement relevées. C'était un dimanche. Le calme régnait toujours sur le champ de bataille et un grand nombre d'hommes assistèrent à l'office.

« J'ai été à la messe dans une petite église très jolie, écrit le marin F..., de l'île de Sein. La journée a passé très bien. Le soir, après souper, on se couchait. A peine dans la paille : « Debout, tout le monde ! »

L'ordre de retraite venait d'être donné. L'ennemi avait reçu des renforts si considérables qu'on était 6.000 contre 45.000 Allemands. Il était impossible d'entamer la lutte dans ces conditions. Au surplus, il était superflu de prolonger la résistance sur ce point, car la retraite de notre armée était désormais assurée. Elle avait plus de quarante-huit heures d'avance.

On ne pouvait non plus fournir à l'ennemi un prétexte pour bombarder Gand, ville ouverte.

A 5 heures de l'après-midi notre quatrième brigade se retira; les Français partirent deux heures après. Enfin à 9 heures, les Anglais se replièrent, sous le feu des Allemands.

Les Français avaient eu 9 morts, 39 blessés et un disparu. Parmi les tués de la brigade des fusiliers marins se trouvait le lieutenant de vaisseau Le Douget, qui avait fait le coup de feu dans la tranchée avec sa compagnie et qui fut atteint d'une balle à la tête au moment où il se retirait derrière le remblai du chemin de fer.

Les pertes des Allemands s'élevaient à 200 hommes, tués et blessés, et 50 prisonniers.

L'ennemi avait fait preuve d'une certaine hésitation, car il craignait un piège, et perdit de ce fait un temps précieux. S'il avait voulu exécuter un mouvement impétueux, il aurait pu emporter les faibles détachements comme une torrent irrésistible.

Les Français avaient reçu l'ordre de se maintenir; ils le firent pendant 62 heures.

L'opération du « décrochage » fut assez délicate. On se sentait épié de tous côtés par l'ennemi. Le général Cappers ordonna de gagner Aeltre par une marche de nuit. Les convois partirent d'abord, puis les troupes se retirèrent méthodiquement.

Ce fut cette fois une marche fort triste à travers la ville de Gand. « Et cependant, note le fusilier R..., nous fîmes acclamés de nouveau, d'autant plus que quelques-uns ont pris des casques prussiens et les montrent. L'enthousiasme est indescriptible. »

Un autre marin signale le fait suivant, qui n'est que trop compréhensible :

« Pendant la traversée de Gand, les habitants anxieux pressent les marins de questions : « Où allez-vous, vous battez en retraite? La consigne était de répondre qu'on allait au repos après avoir été relevés. Pour nous, c'était pénible d'entendre les voix enfantines crier « Vive la France ». Des matelots avaient les larmes aux yeux et le cœur plein de rage. Ils se disaient : « Ah ! oui, demain tu ne pourras plus crier : Vive la France ! les Boches te le défendent. »

La division anglaise couvrait la retraite qui s'effectuait par Tronchiennes, Meerendree, Hansbeke, Bellen, Aeltre.

Les officiers refusèrent de prendre place dans les au-

los afin de pouvoir marcher à côté des hommes fatigués et de leur donner du courage.

La lune éclairait la nuit. On fit un parcours de 31 kilomètres et à la pointe du jour on avait atteint Aeltre.

Les morts avaient été respectueusement inhumés à Melle par l'aumônier du 2^e régiment, l'abbé Le Helloco.

Le lendemain on reprit la marche sur Thielt.

Et ces troupes allèrent grossir celles qui déjà inondaient de toutes parts les routes de la Flandre, le corps brisé par la fatigue des longues étapes et des insomnies.

L'ennemi ne devait pas tarder à les suivre. Déjà des éclaireurs rôdaient de tous côtés, comme des fantômes mystérieux... les uhlands...

On les voyait partout. Ils étaient le sinistre présage du drame qui allait bientôt se dérouler dans ce petit coin du pays.

Les incursions des uhlands donnèrent lieu quelquefois à des scènes réjouissantes. Non loin de Ruissedele, en Flandre Occidentale, un paysan avait constaté la disparition successive et énigmatique d'une poule, puis d'un lapin, et des traces indéniables du délit : des plumes, du sang et des cendres prouvaient que le voleur avait préparé son festin sur place. D'autre part, un poirier recevait des visites régulières, car chaque matin des fruits jonchaient le sol.

Le fermier résolut d'en avoir le cœur net et, certaine nuit, il se mit en embuscade. Il en avait assez d'être ainsi grugé constamment et il en éprouvait une sensation fort désagréable. Comme il était installé à son poste d'observation, il remarqua des mouvements suspects dans une meule de paille; bientôt il en vit sortir un homme qui alla secouer le poirier, puis se dirigea vers le poulailler. Le paysan venait de reconnaître la silhouette d'un soldat. «Hola ! se dit-il, c'est un Allemand, un uhland pour sûr», et paralysé par la peur, il se garda bien de bouger. Mais le lendemain il s'en fut prévenir les gendarmes.

« Un uhland ! » s'écrièrent ces braves avec une surprise non dissimulée, tandis qu'un sourire d'incrédulité se dessinait sur leur visage.

En fait, il régnait parmi le peuple une telle peur des uhlands qu'un certain scepticisme semblait de mise dans la circonstance.

Toutefois il y avait eu des uhlands dans le village quelques jours auparavant et on en avait capturé plusieurs. L'un d'eux avait été grièvement blessé, ce qui lui attira la pitié des âmes compatissantes.

Qui sait si l'un de ces gaillards ne s'était pas sauvé et si depuis lors il ne se cachait pas quelque part. Dans ces conditions, les gendarmes ne pouvaient mieux faire que d'accompagner le villageois. Ils se glissèrent en silence jusqu'à la meule et la cernèrent. Sans dire mot ils préparèrent leurs armes et soudain le chef cria : « Sortez, rendez-vous ! ». On attendit un instant, mais rien ne bougea. Le gendarme réitéra son ordre et effectivement la paille remua et on vit paraître une tête d'abord, puis un visage livide et des yeux dilatés par l'angoisse, puis un uniforme gris, couvert de paille.

« Kamarad ! » implora l'Allemand d'un ton lamentable.

Le uhland n'opposa aucune résistance. Il avait effectivement fait partie de la bande, mais était parvenu à s'enfuir et, comme il ne voyait pas d'issue, il s'était caché à cet endroit, dans la certitude où il était de pouvoir bientôt rejoindre l'armée dont il attendait l'arrivée prochaine. L'Allemand fut emmené comme prisonnier et cette histoire fit l'objet de nombreux commentaires.

On pourrait remplir un volume entier de tous les incidents auxquels furent mêlés ces uhlands redoutés. Dans les premiers jours d'octobre ils poussèrent même l'audace jusqu'à se montrer aux environs de Dunkerque. Le maire de la ville avait appris qu'un groupe de cavaliers ennemis étaient installés dans une ferme entre Dunkerque et Cassel. Lui-même était militarisé et avait dans l'armée le grade de capitaine. Il monta dans une automitrailleuse avec quelques hommes et se lança à la poursuite des Allemands, mais lorsqu'il arriva devant la ferme, les cavaliers avaient déguerpi. Il était souvent difficile, du reste, d'obtenir des renseignements relatifs

aux exploits des uhlands, car une foule de gens préféraient se taire par crainte des repréailles.

Des uhlands se montrèrent aussi à Roulers; ils formaient un petit groupe, qui s'arrêta sur la Grand' Place et qui fit sensation dans cette ville de quelque 25.000 habitants. Des centaines de personnes accoururent pour être témoins de ce spectacle nouveau et insolite. Les Allemands se tenaient sur le qui-vive, la tête dissimulée derrière leur monture, le doigt pressé sur leurs armes, mais le bourgmestre, se rendant compte des suites épouvantables que pourrait avoir le moindre acte d'hostilité, invita au calme quelques hommes turbulents, qui se pressaient au milieu de la foule.

Des patrouilles de uhlands passèrent par Iseghem et contournèrent le village de Moorslede, en suivant les chemins de traverse. Un civil, qui revenait du marché d'Ypres, dut descendre de son vélo et marcher au-devant des cavaliers. En cours de route d'autres habitants vinrent le rejoindre. Les Allemands avaient besoin de guides, car ils tenaient surtout à éviter les divers villages où une brigade de gendarmes était disséminée. A Bixchoote ils emmenèrent l'instituteur, M. A. Deprez. On lui ordonna d'aller chercher son vélo. L'instituteur déclara qu'il n'en avait pas, à quoi les soldats répliquèrent par un « Jawoh ! » très affirmatif, en lui faisant remarquer que la façade de sa maison portait une plaque du Touring Club. Lorsqu'on avait rassemblé des habitants d'une commune en nombre suffisant, on relâchait ceux de la commune précédente. Le groupe des civils devait passer la nuit dans une ferme. Le fermier et sa famille étaient enfermés dans une chambre, puis les uhlands allaient chercher de la paille qu'ils étendaient sur le parquet, et les civils devaient se coucher au milieu des militaires. Le lendemain, ceux-ci s'éloignaient après avoir rendu la liberté à leurs prisonniers.

M. Cesar Gezelle a fait un récit saisissant au sujet des uhlands. Nous en reproduisons l'extrait suivant : (1)

« Partout où vont les uhlands, l'effrayante nouvelle de leur approche court devant eux des heures à la ronde, parmi les populations frappées d'anxiété. Là où ils ont passé, les hommes sont dehors, retenant leur colère dans un grincement de dents, mais terrifiés par leur force, et les femmes aux figures blêmes se pressent sur le pas de leur porte, tandis que leurs enfants restent derrière elles ou à l'intérieur des maisons; et tous tendent leurs regards vers l'extrémité de la route, dans la crainte qu'ils ne reviennent.

Il est certain que ces hardis éclaireurs, qui se risquent jusqu'à vingt ou trente lieues par petits groupes de cinq à six hommes, par les routes et les rues, les bois, les prairies et les champs, ne sont pas précisément de doux agneaux. Ils sont tantôt craintifs comme des chèvres, tantôt méchants comme des loups, et au moindre bruit qui leur semble suspect, ils se redressent, saisissent leur monture, leur lance et leur carabine. Lorsque retentit le sifflet du chef, ils disparaissent derrière des buissons et des collines, s'enfuient et laissent tirer sur eux sans se retourner; s'il ne siffle pas, c'est que le temps fait défaut et que chacun doit chercher à sauver sa peau ou à la vendre chèrement.

Un soir, la chaussée de Menin au-delà d'Ypres était noire de monde. Au château de Hooge, la propriété des de Vinck, se trouvaient des uhlands tués et des cadavres de chevaux.

C'était un jour d'été accablant; le vent charriait dans le ciel des nuées basses et menaçantes et par intervalles de lourdes averses fouettaient les pavés. Les bois de Hooge étaient enveloppés, ce soir-là, d'un brouillard gris, sombre et mystérieux, comme si l'inquiétude et la tristesse de cette époque troublée pesaient sur eux.

Les uhlands s'étaient cachés dans ces bois, on les avait poursuivis et abattus, on les y avait vus, mortellement blessés, se traîner le long des arbres et on les avait relevés mourants; leurs chevaux gisaient morts, quatre le long de la chaussée, trois à un autre endroit.

Ce jour-là il y avait un pèlerinage d'Ypres à Notre-Dame de Dadizeele. Le danger des uhlands avait réduit sensiblement le nombre des pèlerinages ordinaires, mais

(1) « La Mort d'Ypres ».

des centaines d'Yprois avaient néanmoins entrepris le pieux cortège.

Soudain ils apprirent les nouvelles relatives aux uhlands qui étaient postés dans les bois de Hooge, et tous ces braves gens furent saisis de frayeur en pensant qu'ils avaient frôlé l'ennemi de si près en traversant ces mêmes bois, et ils n'osèrent plus retourner ; la crainte et l'inquiétude régnaient donc des deux côtés.

Mais bientôt la nouvelle de la défaite complète des uhlands se répandit jusqu'à Dadizeele avec la rapidité de l'éclair. Les pèlerins prirent d'assaut le tram qui repartait pour Ypres et qui fut rempli à craquer. Tous ceux qui ne purent y trouver place, firent d'un pas rapide trois lieues de route à pied ; tout ce monde qui se rendait à Ypres et tous ceux qui en venaient se croiserent à Hooge et s'arrêtèrent à regarder les chevaux morts.

Un groupe de personnages muets se tenait devant la porte de l'école du bois. Un camion automobile était arrêté là, mais le chauffeur n'avait aucune nouvelle à apprendre aux spectateurs si ce n'est qu'il avait amené d'Ypres deux chirurgiens munis d'une caisse brune, qui contenait sans doute des instruments d'opération.

Les curieux massés au-dehors fixaient la porte qui restait obstinément fermée : à l'intérieur se trouvait un uhlan moribond qu'on avait abattu d'abord et à qui on cherchait présentement à sauver la vie ou, du moins, à rendre la mort aussi douce que possible.

Le drapeau de la Croix-Rouge était arboré à une fenêtre du grenier et une odeur d'hôpital imprégnait l'air à l'intérieur.

Tandis que le médecin était tout à sa tâche, deux ou trois Sœurs au couvent de Zillebeke étaient prêtes à lui venir en aide ; elles avaient les yeux remplis de larmes et le visage empreint de compassion. Le baron et la baronne, sur la propriété desquels l'escarmouche s'était produite, et un prêtre du voisinage, qu'on avait fait quérir en hâte, se tenaient silencieux autour du lit ; le calme le plus profond régnait partout. Le blessé était étendu sur un canapé, muni d'oreillers, de couvertures et de draps et disposé à la manière d'un lit ; il avait reçu une balle dans le dos, une autre avait pénétré par le menton dans la gorge ; ses yeux étaient fixés droit devant lui et une sueur brillante perlait sur son front pâle.

Il avait couru l'aventure de vouloir traverser toute la Belgique et il était venu chercher la mort avec ses camarades dans les bois de Zillebeke.

Son cheval était parti, et ses armes, tous ses compagnons ainsi que le lieutenant étaient disparus ; sa lance se dressait contre la muraille blanche, son manteau et son uniforme couverts de taches d'un brun rougeâtre, étaient déposés sur une chaise ; et il était là tout seul, sa chemise de soldat largement ouverte sur sa poitrine et il y avait près de lui des religieuses et des personnes étrangères qui le contemplaient d'un air de pitié, et un médecin qui lui soignait la gorge.

« Katholisch ? » lui demanda le prêtre.

Il ne répondit pas, mais sa main se tendit vers les vêtements déposés sur la chaise. La sœur prit la tunique et il montra la poche intérieure. On en sortit un livret maculé et sale qui contenait des hymnes guerriers.

« Katholisch ? » interrogea de nouveau le prêtre, en approchant son oreille de la bouche du soldat blessé.

Celui-ci détourna les yeux et murmura d'une voix à peine intelligible ; « Evangelich ». Le prêtre se redressa indécis, puis se retira ; les Sœurs priaient à haute voix, le chapelet à la main, tandis que leurs larmes coulaient abondamment.

Le blessé suivait la scène de ses yeux agrandis et étonnés. Le médecin, tout en cherchant la balle dans sa gorge déchirée, le faisait cruellement souffrir, comme en témoignaient ses yeux enflammés et ses lèvres enflées et violettes qui laissaient passer sa respiration brûlante. Mais pas un muscle de sa face ne bougeait, et son visage d'une pâleur de marbre ne trahissait pas la moindre souffrance.

La balle, avec un bruit sec, sauta de la plaie et tomba dans l'assiette que tenait la Sœur.

« Zu trinken ! » soupira le uhlan et on laissa couler sur ses lèvres deux ou trois gouttes de liquide.

Le lendemain on l'enterra à quelques pas d'un de ses camarades.

L'auteur que nous venons de citer, fait bien ressortir la mystérieuse anxiété qui oppressait la contrée. Bientôt ce même hameau de Hooge fut témoin de scènes autrement effrayantes.

Mais ces uhlands servaient d'avant-garde. Et leurs silhouettes semblaient grimacer étrangement autour des armées en retraite, autour de nos soldats épuisés qui se traînaient péniblement par les routes sans fin.

Oh ! qui décrira cette retraite dans cette sombre région, au milieu de la menace constante de l'armée ennemie !

VERS L'YSER

Le plan des Allemands. — Le gouvernement transféré au Havre. — La retraite se poursuit. — Combat près de Moershoofde. — L'ennemi en Flandre. — La proclamation du Roi.

Pour l'intelligence des événements qui vont suivre, il importe de jeter un coup d'œil sur le front occidental. A la fin du mois de septembre les puissantes armées en présence occupaient des positions solides de l'Alsace à Amiens. Mais d'Amiens jusqu'à la mer il restait une large brèche. A diverses reprises on avait vu là des patrouilles allemandes, mais les gros des troupes ne les avait pas suivies en vue d'occuper la région d'une façon définitive.

Quel était le plan adopté par l'ennemi, après l'échec de sa marche sur Paris ? Il voulait se frayer un passage à travers cette brèche avec des forces considérables, développer l'aile gauche des Alliés et s'emparer des ports de la Manche. Pour arriver à ce résultat, il lui fallait d'abord se rendre maître de tout le territoire de la Belgique.

Anvers était tombé après une héroïque résistance. Et dès lors la grande opération rêvée par l'état-major allemand pouvait commencer. Les Alliés, toutefois, avaient pénétré le plan de leurs adversaires. La nécessité s'imposait à eux de combler la brèche sans retard. Ils entendirent leur front, tandis que l'ennemi prolongeait le sien. C'était ce qu'on a fort justement appelé la course à la mer, qui s'accomplit par étapes successives, d'Amiens à Arras, d'Arras à Lille, de Lille à la Lys.

Lequel des deux adversaires allait gagner l'autre de vitesse ? Un nouveau danger nous menaçait. Les troupes allemandes qui avaient assiégé Anvers descendaient en Flandre et on pouvait craindre qu'elles n'arrivassent jusqu'à Dunkerque, car nos Alliés n'avaient pas le temps ni les moyens de leur barrer la route.

Qui donc pourrait le faire, sinon les Belges ? Ils étaient à bout de forces et de courage, épuisés par la lutte et, de plus, manquaient de munitions et de vivres.

Malgré tout, on leur demanda de résister encore au nouvel assaut de l'ennemi.

Ils n'avaient pu le faire derrière le canal Gand-Terneuzen ni sur la ligne d'eau du canal de Schipdonck et de la Lys. Il restait l'Yser.

Le haut commandement français suppliait nos soldats de tenir pendant quarante-huit heures seulement, après quoi on leur enverrait des secours pour fermer la trouée définitivement.

Telle était la tâche formidable confiée à l'armée belge, à cette « armée en guenilles » qui allait, une fois de plus, sauver les Alliés et écrire la page la plus éblouissante de sa glorieuse épopée. Grâce à l'héroïsme et à l'abnégation de nos braves, la résistance put s'organiser et l'Yser devint une barrière qui ferma pour toujours la route de la France. Mais ce miracle d'énergie et de vaillance ne put se réaliser qu'au prix de pertes sérieuses, de sanglants sacrifices et de souffrances inouïes.

C'est ce que nous allons décrire en détail dans la suite de ce récit. Ce bref exposé était nécessaire pour indiquer



Villa à Contich, où la capitulation d'Anvers a été signée.

l'importance primordiale du rôle rempli par nos troupes à l'Yser, au moment où elles pensaient pouvoir goûter en France un repos bien mérité.

Avant que l'armée n'organisât ses nouvelles positions le long de la glorieuse rivière, certains événements s'étaient déroulés dont il nous faut dire un mot.

Le gouvernement avait du prendre d'urgence les mesures que commandait la situation. Dans les premiers jours d'octobre il était allé s'établir à Ostende. Comme il lui était impossible de demeurer dans cette ville, le gouvernement français l'invita à se fixer au Havre.

Le 12 octobre au soir le bruit du départ se répandit dans la cité balnéaire et aussitôt la foule des réfugiés se rua vers le port, dans l'espoir de trouver une place à bord de quelque vapeur en partance. Des milliers de personnes passèrent la nuit à la belle étoile au milieu de leurs bagages.

Le 13, au matin, les ministres s'embarquèrent à bord de la malle « Pieter De Coninck », et les fonctionnaires prirent place sur le « Stad Antwerpen ».

La foule amassée sur les quais vit partir avec tristesse ces deux navires ; un peu plus tard elle prit d'assaut le « Marie-Henriette » qui avait été mis à la disposition du public. La frayeur des réfugiés devint une véritable panique lorsqu'ils virent apparaître un taube qui survola la malle comme un oiseau de proie. Des femmes poussaient des cris de terreur, des enfants pleuraient et des milliers de regards anxieux suivaient les évolutions de l'aéroplane. A un certain moment l'aviateur jeta une bombe qui heureusement tomba dans l'eau sans causer de dégâts.

Le « Marie-Henriette » partit archibondé. D'autres vapeurs, des remorqueurs, des chaloupes, démarrèrent tour à tour, mais la foule, pressée sur les quais, était si dense qu'elle semblait à peine diminuer. Des réfugiés s'accrochaient aux trams, s'entassaient dans des camions et des charrettes ou entreprenaient la route à pied, formant un interminable cortège dont une partie se dirigea vers la France et une autre partie vers la Hollande.

Le « Pieter De Coninck » et le « Stad Antwerpen » avaient levé l'ancre à 7 heures du matin. Le Roi et la Reine n'étaient pas à bord ; ils suivirent l'armée vers Nieuport et La Panne. M. de Broqueville, qui était à la tête du département de la guerre, se rendit à Dunkerque, pour y organiser la résistance.

Le soir à 6 heures, les navires qui transportaient les membres du gouvernement et les fonctionnaires arrivèrent au Havre ; les ministres furent reçus par les représentants de la municipalité, qui leur souhaitèrent la bienvenue.

Le lendemain, le gouvernement alla s'établir à Sainte-Adresse. Les bureaux du ministère et de la guerre furent installés à la villa Louis XVI, où ils purent immédiatement se mettre au travail. Les autres départements furent groupés au palais Dufagel, place Frédéric Sauvage.

Le gouvernement français avait d'abord songé à offrir Abbeville comme lieu de résidence au gouvernement belge, mais cette ville était trop près du front. L'Angleterre présenta l'île de Jersey, près de la côte française, mais on se rendit compte que les tempêtes et les sous-marins allemands étaient de nature à entraver les communications avec le littoral.

Sainte-Adresse ! le nom de cette Sainte ne se trouve dans aucun calendrier. Voici ce que la légende nous apprend sur l'origine de cette appellation :

Un jour un bateau de pêche était sur le point de sombrer à large de la côte. Un matelot, qui avait peur de périr, se jeta à genoux et adressa une prière ardente à Notre-Dame des Flots, dont la chapelle s'érige au sommet d'un rocher.

« Levez-vous donc ! lui cria le capitaine. Travaillez avec nous et invoquez avec nous sainte-Adresse. »

Grâce à des efforts désespérés l'équipage parvint à gagner la baie. Leur « adresse » les avait sauvés. Et c'est ainsi que ce point avancé de la côte reçut le nom de « Sainte-Adresse ».

Le corps diplomatique des nations alliées et neutres suivit notre gouvernement, à l'exception de M. Brand Withlock, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, van Vollenhoven, chargé d'affaires des Pays-Bas et de Villalobar, ministre d'Espagne, qui devaient rendre de si précieuses services à la population belge pendant l'occupation.

Toutefois la Hollande était représentée à Sainte-Adresse par M. de Weerde. On y remarquait, en outre, MM. Klobukowski, Francis Hyde Villiers, le prince Koudacheff, Jamanaka, représentant respectivement la France, la Grande-Bretagne, la Russie et le Japon.

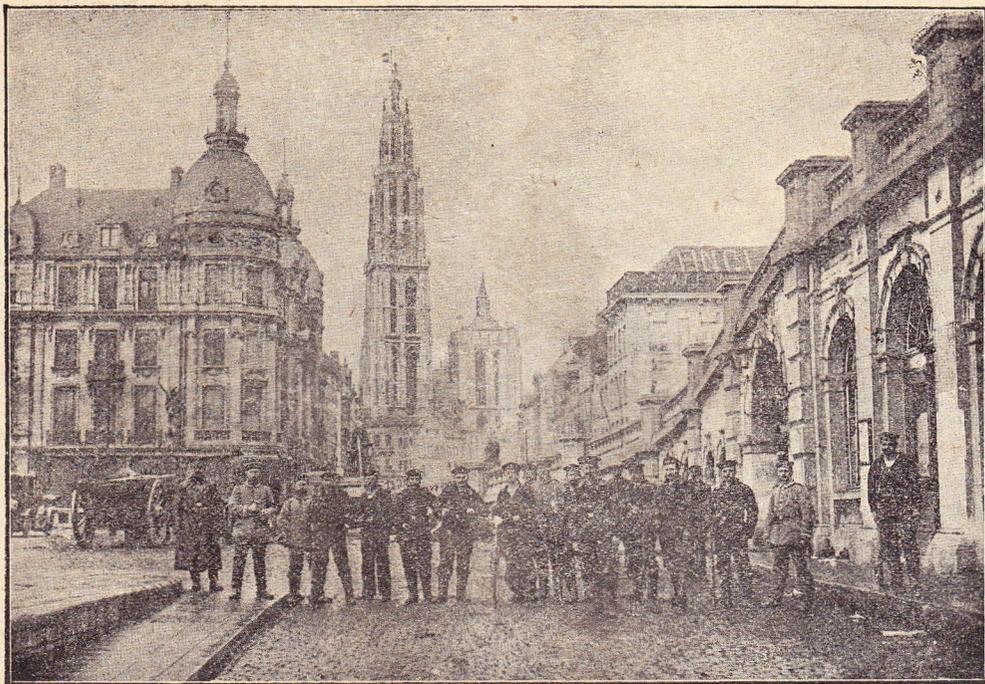
M. Dubosc mit à la disposition de la famille royale sa superbe villa « La Roseraie », mais, ainsi que nous le verrons, le Roi et la Reine ne quittèrent pas l'armée. Le général Jungbluth, officier d'ordonnance, représentait la Cour au Hâvre ; il occupait la Villa Maritime.

Les ministres et leurs familles s'établirent à « l'hostellerie », un vaste édifice que le gouvernement français leur avait cédé. C'était un lieu de résidence fort agréable, ayant vue sur la mer.

C'est donc à ce point extrême de la côte française qu'on résolut d'attendre les premiers événements. Personne ne se doutait alors que le séjour à Sainte-Adresse se prolongerait pendant quatre ans.

Nous avons dit que M. de Broqueville s'était rendu à Dunkerque. Il s'installa à l'hôtel de ville. Des gendarmes belges montaient la garde près de l'entrée. Il donna six heures à un certain nombre d'officiers venus en automobile, pour atteindre Calais.

Puis on vit arriver des effectifs de l'armée, principalement des soldats ayant fait partie des troupes de fortune, mêlés à des civils en fuite. Tous ces malheureux étaient affamés et à bout de forces.



Les Boches au Canal au Sucre.

On embarqua les soldats sur des vapeurs, le « Clean Head », le « Carond », le « Trafford », le « City of Dunkirk » et d'autres. Les réfugiés furent obligés d'évacuer la ville, car Dunkerque devait également être mis en état de défense, comme une forteresse de première importance.

L'armée belge, en effet, battait en retraite et l'ennemi accourait avec des forces supérieures. On avait bien l'intention de résister sur la ligne de l'Yser, mais on ne croyait généralement pas que cette résistance pût être durable et dès lors Dunkerque risquait de se trouver tôt ou tard au centre des opérations. Dans ces conditions il fallait défendre la place avec opiniâtreté.

On décida donc d'éloigner toute population superflue et de prendre des mesures sévères contre l'espionnage.

L'accès au pier, au port et aux bassins fut immédiatement interdit ; des sentinelles armées étaient postées aux abords.

Et les heures passaient dans une attente anxieuse.

Entretemps le calvaire de notre brave petite armée se poursuivait sans répit. Méthodiquement, à travers tous les obstacles, malgré toutes les fatigues, elle dévalait vers l'Yser par des routes différentes. Quelques unités purent prendre le train. Nous avons dit que le gros de l'armée prit une avance suffisante sur l'ennemi, grâce aux combats d'arrière-garde livrés près de Melle par des sections belges, françaises et anglaises, qui suivirent le mouvement général de retraite.

Mais déjà des ennemis rôdaient sur les routes de la Flandre. La cavalerie fut chargée de contenir ces avant-gardes et des engagements se produisirent au canal Gand-Terneuzen, près du canal de Schipdonck et de la Lys.

La 1re division de cavalerie se retira ensuite en combattant sur Lootenhulle, pour couvrir le flanc droit de l'armée ; la 2e division de cavalerie se replia sur Ursel et Bruges.

Nos cavaliers firent preuve d'un courage et d'une énergie peu communes. Les combats livrés par eux étaient ordinairement courts et assez vifs. Pour en donner une idée il est intéressant de reproduire un des épisodes de la lutte.

La retraite de certains éléments fut couverte par un escadron du régiment de lanciers de Liège. Aux environs d'Eecloo les quarante hommes de cet escadron, qui étaient placés sous le commandement de Victor Nijssens, avaient été coupés du gros de l'armée. Ils étaient en plein dans les lignes ennemies.

Mais Nijssens n'était pas homme à se rendre. Il se cacha dans les bois, et à un certain moment, lorsqu'il crut avoir trouvé une occasion favorable, il déboucha de derrière un tram et les quarante intrépides lanciers se précipitèrent à travers les lignes ennemies. On tira sur eux, mais aucune balle n'atteignit son but. On eût dit un groupe de fantômes insaisissables. Les Allemands eux-mêmes étaient stupéfaits de tant d'audace et d'habileté.

Mais la contrée entière fourmillait d'ennemis et, après avoir usé quelques fois encore de la même tactique, l'escadron finit par être complètement isolé entre le canal Léopold, le canal de Maldeghem et la frontière, au hameau de Moershoofde.

Quelques pas de plus et les lanciers entraient en territoire néerlandais. Mais Nijssens s'y refusa obstinément. Les Allemands, ne connaissant pas l'importance du détachement, envoyèrent le bourgmestre de Saint-Laurent pour parlementer. Il avait pour mission de réclamer la reddition de Nijssens.

« Dites à l'ennemi qu'il a à faire à des hommes de Liège », lui répondit Nijssens, qui ordonna au bourgmestre de se retirer sur-le-champ.

Puis il mit ses hommes en position derrière la digue du second canal et leur adressa des paroles d'encouragement.

Il apprit qu'il avait à faire face avec ses quarante hommes à une troupe de 500 Allemands.

« Il faut résister quand même ; nous acceptons le combat », s'écria le chef.

Les balles sifflaient de toutes parts. A un certain moment Nijssens se hasarda à monter sur la digue pour reconnaître la position. Une balle l'atteignit au mollet et le commandant tomba évanoui.

C'était une lute sans issue. Les ennemis s'infiltraient partout en grand nombre, franchissaient les canaux et menaçaient de cerner la vaillante petite troupe.

Celle-ci recula en combattant et emporta son chef évanoui. La distance jusqu'à la frontière hollandaise était peu considérable et bientôt les lanciers furent désarmés et internés.

On transporta Victor Nijssens à l'hôpital de la petite ville d'Aardenburg, en Flandre Zélandaise. Lorsqu'il reprit connaissance, ses premières paroles furent une énergique protestation contre son transfert en Hollande.

« Cela s'est fait malgré moi, dit-il, et d'après la convention de La Haye, j'ai le droit de retourner en Belgique. »

Mais il était encore trop tôt pour donner suite au désir du commandant. Celui-ci, en effet, était très grièvement blessé. Il fut soigné en un grand dévouement par le médecin militaire hollandais Sanders. Une foule de gens, voulant témoigner leur admiration à la vaillance de ce chef émérite, lui apportèrent des fruits, des cigares et d'autres friandises.

De tous côtés on lui envoyait des lettres de félicitations. Les lanciers furent également traités avec beaucoup d'égards.

Comme il l'avait demandé, Nijssens fut libéré aussitôt après sa guérison. En fait, il n'avait jamais été considéré comme interné.

Il y eut aussi quelques petites rencontres et quelques escarmouches entre Gand et l'Yser. Mais ces engagements ne pouvaient exercer sur les opérations qu'une influence très relative. Ça et là une patrouille fut cernée et capturée, quand elle ne réussissait pas à se glisser en Flandre Zélandaise en prenant des chemins de traverse.

Les Belges disparus, les Allemands les suivaient sur les talons. L'occupation des villes et villages était très rapide. Gand et Bruges assistèrent le même jour à l'entrée de l'ennemi.

Cette entrée s'accomplit dans un ordre parfait. La population sut garder son calme. Les villages fourmillaient de troupes, puis ces soldats se retiraient jusqu'à l'arrivée de nouveaux effectifs. Les Allemands ordonnaient de mettre des seaux d'eau dehors et de fournir à l'armée de la paille et du foin ; et la population contemplant d'un regard atterré le passage en rangs interminables des puissantes armées. Et instinctivement chacun faisait la comparaison avec les troupes belges, ces pauvres groupes de soldats épuisés et démoralisés, et l'on se demandait avec inquiétude : « Est-ce que ces deux adversaires doivent encore se mesurer l'un avec l'autre ? »

Oui, si les Belges et les Allemands devaient encore se rencontrer, ce serait une lutte bien inégale.

L'occupation des communes du nord de la Flandre se fit paisiblement. J'en fus témoin en maints endroits.

« Ils arrivent ! » criaient-ils de loin.

Les premiers, ordinairement, étaient des cyclistes ou des uhlands.

Un mouvement de frayeur se dessinait aussitôt parmi la foule... et une envie de se sauver à l'intérieur des maisons et d'y rester. On avait entendu parler si souvent des Allemands, mais les faits cités s'étaient passés « de l'autre côté de la Belgique » ; on aurait fait une course de plusieurs heures pour voir un uhlan prisonnier et, à présent, ils étaient là fièrement dressés sur leurs chevaux, et on voulait assister à ce rare spectacle.

Une vingtaine de uhlands traversèrent West Kapelle au galop. Les pennons des longues lances claquaient gaiement au gré du vent. Les fers des chevaux sonnaient sur les pavés raboteux.

Les Allemands jetèrent un regard rapide sur les villageois étonnés et les saluèrent d'un geste de la tête. Puis ils filèrent à toute vitesse sur la route de Bruges.

Sauf le piétinement des chevaux, un profond silence avait régné à West-Kapelle pendant le passage des uhlands, mais l'événement bientôt délia toutes les langues.

« Vous voyez bien, disait-on, qu'ils ne font pas de mal ! »

Et puis les paysans se mettaient à discuter un de leurs thèmes familiers :

« De beaux chevaux, n'est-ce pas ? »

Le patron de l'estaminet, comme le client qui à ce moment prenait chez lui une chope de bière, la brave femme qui nettoyait son trottoir et tenait encore son balai à la main, tout comme les voisins qui avaient fait avec elle un brin de causette, et le charretier aussi, qui avait arrêté son véhicule, tous étaient d'accord dans leur appréciation et l'exprimaient avec feu :

« De beaux chevaux, n'est-ce pas ? »

Et puis on parla des uhlands eux-mêmes. Louise, la fille du fermier, avait raison ; c'étaient de « rudes gaillards » ! Et bien équipés ! De beaux soldats... Et une armée puissante. Est-ce qu'elle n'était pas arrivée déjà jusqu'à West-Kapelle et Knocke, donc jusqu'à la mer...

« Ainsi, ils sont les maîtres de toute la Belgique. Nous sommes tous Allemands », conclut une ménagère.

Mais d'autres ne partageaient pas cette opinion.

« Il faudra voir, insinuaient-ils, quel sera le dénouement de la grande bataille. La Belgique ne lutte pas seule, elle a la France et l'Angleterre à ses côtés. Et si ces nations remportent la victoire, nous triomphons en même temps et nous redevons libres... »

La grande bataille ! On l'attendait vaguement, mais sans savoir où elle pourrait se déclencher, car il n'était pas encore question de l'Yser. Les Allemands eux-mêmes croyaient qu'ils iraient jusqu'en France après une poursuite facile de l'armée en retraite.

Parfois les soldats de l'avant-garde allemande se montraient aimables et confiants. Voici notamment un fait dont je fus témoin et qui se produisit dans un village des environs d'Ecclou.

La garnison de l'endroit comprenait principalement des hommes du landsturm, pères de famille, peut-être même grand-pères, au visage encadré d'une barbe poivre et sel, aux uniformes gris usagés, aux yeux rêveurs et mélancoliques.

« Je voudrais bien aussi que la guerre ne fût pas déclarée. Je préférerais me trouver, moi aussi, auprès de ma femme et de mes enfants », nous assura l'un de ces troupiers. Et un autre enleva sa bague, la posa sur sa main gauche et déclara :

« Tenez, l'intérieur de cette bague est l'Allemagne ; tout autour il y a des Anglais, des Français, des Russes, des Belges. Nous devons y passer tous. Nous allons trouver ici notre tombeau. »

Mais il y avait aussi dans le nombre des militaristes enragés, qui forgeaient dans leurs cerveaux des plans de conquête. L'un d'eux, qui venait de chanter : « Glorie, glorie, Deutschland ist zu klein, es muss ein bischen grösser sein » (Gloire, gloire, l'Allemagne est trop petite, elle doit être un peu plus grande), déclama ensuite : « Ici tout désormais est allemand. A l'avenir les enfants ne pourront plus fumer et il faudra que les hommes boivent moins ! » A quoi un civil répondit en faisant observer que les Allemands buvaient beaucoup, eux aussi, et ne s'en cachaient pas. « Ja, nun ! repartit l'Allemand. Wir sind in den Krieg. » (Oui, maintenant ! Nous sommes en guerre.)

Certains habitants ne se gênaient pas pour exprimer leurs idées. Un homme de ma connaissance avait offert l'hospitalité à des officiers. Il se refusa néanmoins à leur ouvrir les appartements de sa femme absente. Pendant qu'il était parti, ses hôtes avaient pénétré dans la cave à vin, dont ils avaient conservé la clef. Le maître de la maison déclara nettement qu'il ne s'était pas attendu à une pareille violation des lois de l'hospitalité ; on lui rendit la clef.

Un autre de mes amis reçut la visite de cinq soldats, qui frappèrent brutalement à sa porte et réclamèrent cinq lits. « Cinq lits, riposta le civil. Etes-vous assez insensés pour vous imaginer que j'aie cinq lits en trop ? » Les Allemands se mirent tous en même temps à pousser des cris sauvages, mais un officier s'avança et demanda d'un ton calme : « Was ist das ? ». Mon ami exposa ce qui venait d'arriver, et le chef renvoya ses hommes en les accablant de gros mots.

Là où il n'y eut pas d'engagements on n'eut à déplorer aucune scène de violence. Mais plus au sud de la Flandre, la terreur allemande désola les pauvres habitants.

Il faut signaler cependant un incident tragique dont un des villages situés dans le nord fut le théâtre. Le curé de G... avait quitté la commune. Un échevin de ses amis qui n'avait pas voulu fuir, se chargea de surveiller le presbytère. Il ne croyait d'ailleurs pas aux atrocités allemandes. Des soldats entrèrent au village et visitèrent la cure, où se trouvait l'échevin.

« Schnaps ! » crièrent-ils.

Le villageois ne songea pas un instant à les contrarier, et de bonne foi il prit dans une armoire une bouteille qu'il croyait remplie d'eau de vie.

La bouteille contenait du vitriol. Le premier soldat qui la porta à la bouche, poussa un cri farouche et dit ce seul mot : « Poison ! »

Aussitôt les militaires se jetèrent sur le pauvre homme parfaitement innocent, et le percèrent à coups de baionnettes. Puis ils disparurent en menaçant de raser tout le village. Ils revinrent peu après avec une troupe



Après la reddition d'Anvers.

plus nombreuse, mais se bornèrent à mettre le feu au presbytère.

Au centre de la Flandre Occidentale les Allemands rencontrèrent de la résistance. Ils eurent des engagements avec des détachements français et belges et aussitôt se propagèrent des récits de meurtres et d'incendies, dont nous parlerons plus loin.

Nous donnerons des détails plus circonstanciés au sujet de l'occupation de nos principales villes. Suivons d'abord l'armée, qui avait échappé d'une façon si heureuse à l'étreinte de l'ennemi.

Elle atteignit l'Yser le 15 octobre.

Depuis Anvers elle avait exécuté des marches forcées et se trouvait dans un état lamentable en arrivant à Nieupoort, à Furnes, à Dixmude et dans tous les villages qu'allait illustrer à jamais le plus pur héroïsme. La population de la contrée tremblait d'émotion en voyant ces hommes exténués et misérables, qui entraient dans les maisons, remplissaient les édifices publics et qui, par milliers aussi, s'étendaient sur les digues, les routes, dans les prairies et les vergers. Ils ne demandaient qu'à se reposer, à dormir, afin de pouvoir oublier leurs souffrances. Mais la faim les tenaillait. Dans les fermes les femmes et les jeunes filles cuisaient sans relâche les pains, destinés à refaire leurs forces épuisées, et que les soldats saisissaient avidement dès qu'ils sortaient du four. Qui pourrait même leur en vouloir si à certains endroits ils allèrent jusqu'à sacrifier quelques poules, ou de jeunes porcs ou même un veau !

Ils attendaient des ordres. On leur avait promis, en effet, qu'ils iraient en France et que la lutte si péniblement inégale contre des forces supérieures, allait enfin cesser.

Mais pourquoi donc s'arrêter aux bords de l'Yser ? A

quoi servait-il de mettre en état de défense les villes de Nieupoort et de Dixmude, de creuser des tranchées autour des grandes métairies du Veurne-Ambacht, de miner les ponts de la rivière ?

Les fusiliers marins qui venaient de Gand étaient retenus, eux aussi, près de l'Yser. Ils s'étaient trainés sous la pluie de Gand à Aeltre et de là à Thielt, où on leur avait réservé un accueil chaleureux. Puis ils avaient repris leur marche vers Thourout.

Les Anglais se séparèrent des Français et leurs effectifs se dirigèrent vers Roulers. Peu après, les fusiliers atteignirent Dixmude, où ils avaient déjà passé la semaine précédente. Comme la situation avait changé en ces quelques jours !

Les fusiliers étaient accablés de fatigue et beaucoup avaient les pieds meurtris. Quelques-uns s'étaient laissés tomber pendant la marche, mais aussitôt un officier était accouru pour leur relever le moral par des arguments péremptoires :

« Mon ami, leur disait-on, donne-moi ton adresse ! »

« Pourquoi faire ? »

« Pour annoncer à ta famille que tu es mort ! »

« Mort ! »

« Eh ! naturellement, tu restes ici et le Boche est à nos trousses. Il ne manquera pas de t'envoyer dans l'autre monde. »

Et ce moyen produisait l'effet escompté. Même les plus exténués se remettaient d'aplomb et se trainaient plus loin. Ils ne voulaient pas tomber aux mains des Allemands.

Une fois arrivés à Dixmude, les marins durent s'occuper de creuser des tranchées.

Des réfugiés accouraient de toutes parts vers le front de l'Yser, annonçant l'approche de l'ennemi.